

Des objets qui dessinent ce que couvre le mot «juif»

Événement A Zurich, une centaine de personnes, juives ou non, ont confié des histoires qui, pour elles, symbolisent une identité insaisissable

Isabelle Rüf, Zurich

Dimanche matin, au fond du Musée national suisse à Zurich, une petite foule se presse. Ils sont un peu plus de cent, venus de toute la Suisse alémanique apporter un objet dont émane, pour chacun, le «gewisses jüdisches Etwas», ce «petit quelque chose de juif» tapi au cœur de la manifestation qui les réunit. Et maintenant, ils font patiemment la queue pour passer devant le photographe avant de livrer la chose et les paroles qui l'éclairent. Katarina Holländer et Michaël Guggenheimer, de l'association culturelle Oma-

niut («art» en hébreu), ont eu l'idée de marquer par cet événement éphémère la Journée européenne de la culture juive. Dimanche soir, la collection a été dispersée, chacun a repris son témoignage. Ultérieurement, une publication pérenniserait ce moment troublant.

A-t-on vu se préciser ce «jüdisches Etwas» au cours de cette journée d'échanges intenses? Il reste insaisissable, chargé de fantasmes philo- et antisémites, de culpabilité, tenu à distance par l'humour. Mais la diversité même des récits sur des objets souvent incongrus est éclairante. Des poivrons dans

un bocal racontent qu'en Algérie une famille de pieds-noirs appelait «salade juive» cette prépara-

Unealebasse à maté retrace un long périple qui va de la Pologne à l'Argentine via la Suisse

tion, sans y mettre de connotation particulière, dans un contexte plutôt vaguement antisémite. Unealebasse à maté retrace un long périple qui va de la Pologne

via la Suisse jusqu'en Argentine sur plusieurs générations, enrichissant la légende familiale d'un oncle marié à une Indienne. Une minuterie dit l'inventivité qui se déploie pour vivre confortablement le sabbat sans appuyer sur aucun interrupteur. Un collage de noms à consonance juive rappelle le trouble qui saisit devant certains patronymes, la gêne, encore aujourd'hui, à poser la question.

Comme le remarque Bernhard Purin, directeur du tout nouveau Jüdisches Museum de Munich, la spécificité des musées juifs réside dans le fait que les objets, souvent sans valeur artistique, n'ont de

sens que dans le lien avec leur histoire individuelle. Sur ce terrain miné par les préjugés, les choses ont un rôle particulier à jouer. Pour les gens du cru, note le psychanalyste Mario Erdheim, l'histoire est inscrite dans la rue, elle n'a pas besoin d'objets pour se perpétuer. Pour ceux qui sont persécutés, elle est toujours ailleurs, dans le passé ou dans l'avenir, à construire. Les choses l'aident à se fixer: d'où l'importance de ces vestiges qui ont bravé le temps, traces de la Shoah, photographies de disparus, bijoux qui portent la trace de blessures toujours à vif.

«Presque 70 ans plus tard, il y a

encore des mauvaises consciences à soulager», constate Bernhard Purin, qui reçoit des témoignages de très vieilles dames qui cherchent à retrouver bien tard une camarade de classe juive. Mario Erdheim remarque que les signes changent de support au cours de l'histoire, que les stéréotypes qui stigmatisaient les Juifs valent aujourd'hui pour l'islam. «Les Suisses ont été obligés de considérer une page sombre de leur histoire, mais ils se sont empressés d'oublier et ne reconnaissent pas, dans ceux qui aujourd'hui sont persécutés, le retour du même sort.»

Un veilleur d'étoile africain



Andreas Langenbacher, rédacteur

«J'avais 17 ans, c'était vers 1970, et j'habitais en Ethiopie avec mes parents diplomates. Nous voyagions dans la région de Gondar, au nord du pays, sur ces hauts plateaux incroyables où naît l'eau du Nil, et où l'on situe le légendaire royaume du prêtre Jean. Mais c'était alors l'empire appauvri de Haïlé Sélassié, qui faisait remonter ses origines à une nuit d'amour entre Salomon et la reine de Saba.

Dans un petit village, sous un soleil de plomb, une femme a jailli d'une hutte en terre en tenant trois bouteilles de Coca-Cola contre sa poitrine dénudée. Pendant

que nous buvions, elle a disparu à l'intérieur pour revenir aussitôt accompagnée d'une troupe d'enfants qui agitaient devant nous de petites figures de terre en criant «David, David, David». Et la mère nous demandait: «You see the star on the head?»

C'est ainsi que j'ai acquis mon petit veilleur d'étoile. Dans différentes parties du monde, sur toutes sortes de bureaux, il lève toujours le même regard mélancolique vers le ciel. Comme s'il devait chercher au loin ce qui est écrit sur son front. Et comme s'il voulait retourner dans le sein de sa grande mère africaine, laquelle, aujourd'hui, vit peut-être depuis longtemps en Israël en Falasha, en Ethiopienne.»

Le football unificateur



David Vogt, architecte, avec Max Aaron et Gilles Isaiah

«Cette coupe n'est pas un objet rituel mystérieux, mais bien le trophée que j'ai acquis le droit de conserver après quatre victoires de mon équipe de football dans des tournois dans les années 1990! Elle s'est oxydée dans un placard, témoin oublié du triomphe de l'effort sur le talent! Je me suis dit qu'elle pouvait bien ressortir à cette occasion.

Dans notre équipe, on trouve toutes les variantes de juifs, des plus conservateurs aux libéraux les plus avancés! C'est une excellente façon de combler le «Rösti-

graben» entre nous. Non que nous arrivions ainsi à une entente, pas du tout. Il n'est simplement pas question de religion pendant les entraînements et les tournois. Nous parlons de football, nous y jouons et c'est tout! C'est un bon moyen de s'entendre et d'éviter les conflits. C'est amusant, une vraie détente!»

Et maintenant, j'ai moins le temps de participer mais c'est aussi un lien avec mes deux fils. Ils font partie de l'équipe des juniors. Nous pouvons discuter de foot, notre passion commune. Eux aussi gagnent des médailles et ils en sont fiers. C'est une façon de communiquer sur deux plans: celui du sport et celui de l'appartenance juive.»

Une kippa à croix blanche



Roland Gretler, photographe

En 1944, je fréquentais l'école primaire à Saint-Gall. Il y avait plusieurs élèves juifs dans ma classe. A la place de la kippa traditionnelle, ils portaient souvent un «Senekäppeli», un capet de vacher avec la croix suisse ou des edelweiss. Les autres enfants aimaient bien les embêter en leur volant le capet, en le jetant par terre ou en le transformant en ballon de foot. Pour le récupérer, ils devaient s'humilier en suppliant qu'on le leur rende.

J'avais un copain avec lequel je m'entendais bien. Il venait d'une famille orthodoxe, alors le samedi,

comme on devait rapporter nos affaires à la maison, je lui portais son sac puisque tout effort lui était interdit. Je me souviens avoir jeté un coup d'œil par la fenêtre de leur logement: il y avait des machines à coudre, un monde qui me semblait profondément différent.

Avec le recul, je me demande si ce garçon (je ne dirai pas son nom, il vit encore) portait vraiment un capet à croix suisse. Ça me paraît incompatible avec la rigueur de sa famille, une trahison. Mais j'en suis sûr pour d'autres garçons, c'était une situation absurde: seuls les Juifs portaient le capet, nous, on le mettait seulement pour le 1er Août. Je ne peux pas m'empêcher de faire un amalgame entre «kippa» et «Käppli!» I. R.